

Fatigués de voir leur autorité circonscrite à quelques villes ou villages des environs de Chartres, Jean Sans-peur et la reine résolurent de rentrer à Paris : l'or, la corruption et les promesses leur amenèrent des partisans ; ils excitèrent une sédition violente dans la capitale, et après cinq jours de luttés et de combats leur parti triompha. Tanneguy du Châtel, prévôt des marchands, eut la plus grande peine à soustraire le dauphin aux Bourguignons ; le connétable tomba en leur pouvoir et fut plongé dans les cachots de la Bastille, avec les officiers et les citoyens qui avaient suivi son parti. En signe de victoire, ils arborèrent leur drapeau sur le Louvre, sur la tour Saint-Jacques et sur celle de Notre-Dame ; puis les massacres et le pillage recommencèrent dans les rues de Paris. Les partisans d'Isabeau et du duc de Bourgogne, gorgés de vin, tournèrent leur fureur contre les malheureux habitants, et commirent de si grandes atrocités, qu'il a fallu une Saint-Barthélemi pour en affaiblir le souvenir. Des troupes d'égorgeurs, conduits par les nobles, par les Luxembourg, les d'Harcourt, les Chevreuse, les Chatelux, par ces descendants de l'antique chevalerie, coururent aux prisons du Palais, à celles du grand Châtelet, du petit Châtelet, à celles de Saint-Martin des Champs, de Saint-Magloire, en arrachèrent les prisonniers, les précipitèrent des fenêtres sur les piques des soldats, déchirèrent leurs cadavres par lambeaux, et firent ainsi périr plus de trois mille victimes !

Cette horrible boucherie n'était elle-même que le prélude de nouvelles atrocités : ces cannibales en vinrent à forcer les maisons et les églises, tuant impitoyablement tous ceux qu'ils rencontraient, hommes, femmes, enfants, vieillards ;



Isabeau de Bavière
entant dans Paris.

(XV. 3.) *CHAPITRE DES BUIES, DES REINES*
 et jettent sur eux la foudre. Les
 vint les vent et saoules, leur ouvrage
 geaient les maisons sans les entailles de
 » en arracher, disaient-ils, les petits chiens
 Un incendie effroyable se mit au jour
 il est temps de se rendre à Paris. Le lendemain, le régent se rendit
 puis, crant de se voir de la part de
 trais de sa char de chariot, il se rendit
 avant Jean Sans-Peur, l'entraînant avec deux cents hommes
 d'armes. Sur leur passage, les soldats criaient Noël, agitaient
 leurs banderoles, et jetaient des fleurs et des palmes afin de
 cacher les cadavres que les roues du char broyaient sur la
 route. Charles VI regarda la reine avec les membres de son
 conseil et se précipita à ses pieds, se prosternant et disant
 le dieu de son pays, sauve ma femme et mon royaume. Les
 heures s'écoulèrent.
 Jean Sans-Peur et Isabeau, terribles dans leurs vengeances,
 s'acharnèrent contre les partisans des Nemours et du dau-
 phin. Aux massacres succédèrent les arrestations juridiques;
 chaque jour de voyas de lugubres cortèges de tombereaux
 qui charriaient les cadavres des suppliciés, et les déposaient
 à la voirie hors des murs de la ville, comme indignes d'une
 sépulture chrétienne. De ce foyer d'infection, s'élevèrent
 bientôt des épidémies terribles qui ravagèrent la capitale
 et s'étendirent dans l'intérieur d'une lieue. Les
 Parisiens furent réduits à deux mille habitants.
 En 1418, pour mettre le comble aux désastres de ce règne,
 une armée anglaise, commandée par Henri V, fit son

et joignant l'ironie à la férocité, les soldats, après avoir violé les femmes enceintes, leur ouvraient le ventre, et plongeaient les mains dans les entrailles de leurs victimes « pour » en arracher, disaient-ils, les petits chiens qui remuaient. »

Un incendie effroyable vint mettre un terme au carnage; il était temps, déjà dix mille cadavres encombraient les rues de Paris. Le lendemain, la reine Isabeau fit son entrée dans la capitale, couronnée de myrte, dans un magnifique costume, et traînée sur un char resplendissant d'or et de pierreries : son amant, Jean Sans-peur, l'escortait avec douze cents hommes d'armes. Sur leur passage, les soldats criaient Noël, agitaient leurs banderoles, et jetaient des fleurs et des palmes afin de cacher les cadavres que les roues du char broyaient sur la route. Charles VI reçut la reine avec les marques de tendresse qu'il eût prodiguées à une épouse chérie, et il accueillit le duc de Bourgogne comme un frère bien-aimé. Le malheureux était fou!

Jean Sans-peur et Isabeau, terribles dans leurs vengeance, s'acharnèrent contre les partisans des Armagnacs et du dauphin. Aux massacres succédèrent les assassinats juridiques; chaque jour on voyait de lugubres cortèges de tombereaux qui charriaient les cadavres des suppliciés, et les déposaient à la voirie hors des murs de la ville, comme indignes d'une sépulture chrétienne. De ce foyer d'infection s'exhalèrent bientôt des miasmes pestilentiels qui couvrirent la capitale, et emportèrent, dans l'intervalle d'une fête de la Vierge à l'autre, plus de cent mille habitants.

Enfin, pour mettre le comble aux désastres de ce règne, une armée anglaise, commandée par Henri V, fit une des-

cente dans les provinces du Nord, les mit à feu et à sang, et s'avança vers Paris. Dans cette extrémité, le dauphin chercha à sauver sa couronne, et fit proposer au duc de Bourgogne un traité d'alliance par lequel Jean Sans-peur serait maintenu dans ses emplois et dignités, et recevrait en toute souveraineté de nouvelles provinces qu'il adjoindrait à son duché. Les propositions du prince furent acceptées; on signa même une convention où il était question de réunir toutes les forces de l'état pour repousser les Anglais; et une entrevue fut indiquée sur le pont de Montereau pour ratifier les engagements.

Au jour marqué, le dauphin, armé de pied en cap, vint avec une suite nombreuse au lieu du rendez-vous; mais il n'y trouva pas le duc de Bourgogne, qui s'était arrêté à Brai-sur-Seine, et qui montrait quelque répugnance à se rendre à la conférence de Montereau. Charles lui dépêcha inutilement courrier sur courrier pour presser son départ. Tanneguy du Châtel accourut lui-même deux fois pour le déterminer à venir auprès du dauphin, sans pouvoir vaincre son obstination. Alors les agents de Charles corrompirent à prix d'or la dame du Giac, maîtresse du duc de Bourgogne, et Jossequin, son mignon, qui avaient une grande influence sur lui; et avec leur appui, ils le décidèrent à venir à Montereau. Jean Sans-peur se mit en route accompagné seulement de dix chevaliers, et arriva sur le pont fatal le 10 septembre au matin; dès qu'il aperçut le dauphin, il mit pied à terre, s'avança en saluant respectueusement, et quand il fut assez proche du prince, il se baissa pour lui baiser la main. Au même instant, une hache d'armes s'abattit sur l'infortuné duc! On croit que

ce fut Charles VII lui-même qui porta le premier coup! Tanneguy du Châtel le renversa d'un deuxième coup, et un écuyer l'acheva en le traversant avec son épée depuis le bas ventre jusqu'à la gorge. Après cet assassinat, le dauphin et ses complices coururent à Brai-sur-Seine, et s'emparèrent des équipages de Jean Sans-peur.

Cet acte de félonie et de lâcheté jeta la France dans une horrible confusion: la reine, qui, pour la deuxième fois, voyait ses amants assassinés par son fils, entra dans une rage telle, qu'elle ressemblait à une furie plutôt qu'à une femme. Étouffant alors la voix de la nature, et abjurant tous ses sentiments de mère, elle envoya dans les différentes villes du royaume un manifeste contre son fils, qu'elle appelait bâtard et meurtrier, adjurant les citoyens de se réunir au jeune duc Philippe le Bon, fils de la victime, pour tirer une vengeance terrible de l'assassin. Elle se rendit ensuite à Troyes, traita de la vente du royaume avec le roi d'Angleterre, et lui donna en mariage sa fille Catherine. L'indigne parlement ayant ratifié le marché, Henri V fut déclaré roi de France, et vint s'installer dans le palais du Louvre avec sa jeune épouse, la reine Isabeau et le jeune duc de Bourgogne.

Pour célébrer cet événement, Isabeau dépensa une grande partie des richesses qu'elle avait amassées dans les dernières proscriptions: il est vrai qu'elle espérait par cet étalage de luxe frapper l'esprit de son gendre et régner en son nom; mais elle fut cruellement trompée dans son attente. Henri V, après avoir rançonné la France, retourna en Angleterre avec sa femme, et remit au duc d'Exeter ses pleins pouvoirs pour le gouvernement de son nouveau royaume.

Isabeau fut reléguée dans l'hôtel Saint-Pol avec Charles VI, et obligée de vivre avec un mari insensé. Devenue pour les Français un objet d'horreur, abandonnée par le jeune duc de Bourgogne, insultée par les Anglais, la reine commença à sentir le poids des remords. Pour surcroît d'infortune, la mort frappa presque en même temps Henri V et Charles VI, et vint la priver de son dernier protecteur et du seul lien qui la rattachât encore à la France. Depuis ce moment elle fut délaissée par tous les partis, et traîna sa misérable existence dans l'abjection.

« Si bien, dit Mézeray, que la reine ne pouvait plus paraître dans les rues sans être montrée au doigt et assaillie à coups de pierres. Ses larmes, ses prières, sa vieillesse, n'excitaient que la risée de la foule, et non la pitié! »

Isabeau vécut encore dix ans dans cet état de dégradation, manquant quelquefois des choses nécessaires à la vie; châtement sévère pour une princesse habituée aux adulations des courtisans, et cependant châtement trop léger pour une reine qui avait accablé la nation de si grands maux.

Enfin elle mourut le 30 septembre 1435, à l'hôtel de Saint-Pol. Son corps fut transporté à Saint-Denis, par eau, sans aucune pompe, dans un petit batelet, et ayant pour toute escorte deux rameurs et un prêtre; on l'enterra près du cercueil de Charles VI!

QUINZIÈME SIÈCLE.

INNOCENT VII,

MANUEL PALÉOLOGUE,
empereur d'Orient.

209^e PAPE,

CHARLES VI,
roi de France.

A ROME.

BENOIT XIII,

A AVIGNON.

Réflexions sur la corruption du clergé au quinzième siècle. — Les légats de Benoît XIII sont retenus prisonniers à Rome. — Élection d'Innocent VII. — Caractère du nouveau pape. — Sédition à Rome. — Innocent se réfugie à Viterbe. — Benoît XIII se rend en Italie. — Innocent retourne à Rome. — Benoît fait empoisonner son compétiteur. — Concile de France.

Dès le cinquième siècle de l'Église, l'humilité était devenue une honte, et la pauvreté un opprobre pour les ministres de la religion. Déjà les évêques chargés de dispenser les biens du ciel aux fidèles, avaient renoncé à leur sainte mission pour s'occuper des moyens de grossir leurs revenus et d'accroître leurs jouissances. Aussi, à partir de cette époque, l'orgueil, l'ambition, la gourmandise et la luxure formèrent le cortège des évêques de Rome: les successeurs de l'Apôtre